

HERVÉ CLAUDE

Les ours s'embrassent pour mourir

roman



actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”
série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ashe a rendez-vous pour la première fois avec Victor à l'aéroport de Melbourne. Depuis des mois, ils correspondent sur un site de rencontres. Les beaux yeux et l'humour du garçon ne sont pas les seules raisons qui ont décidé Ashe à lui rendre visite. Sur la page de Victor, à la rubrique “Mes amis”, une photo l'a intrigué. Celle d'un revenant. Un homme croisé à Paris à l'époque où il enquêtait pour une société d'assurances. Un homme qu'Ashe croyait disparu à jamais... Décidé à éclaircir l'affaire, il fonce tête baissée dans un piège machiavélique, quelque part sur la plus belle mais la plus dangereuse côte australienne, celle du sud.

A Perth, dans l'Ouest, les semaines passent, et Ange Cattrioni, l'ami indéfectible d'Ashe, s'inquiète et se lance à la recherche de son comparse. L'heure est venue de quitter le réseau virtuel pour affronter la réalité.

Juste au moment où, au nord de Melbourne, au plus fort de l'été, de monstrueux incendies ravagent le bush. Il est de meilleurs endroits pour se livrer à une course poursuite.

HERVÉ CLAUDE

Hervé Claude, ancien journaliste de France 2 puis d'Arte, vit plusieurs mois par an en Australie. Il poursuit son observation de la société australienne, dont les faits divers servent de base à ses polars.

Chez Actes Sud, il a publié Mort d'une drag-queen (Babel noir n° 12, 2007) et Nickel chrome (Actes noirs, 2009 ; Babel noir n° 41, 2010).

DU MÊME AUTEUR

- CONDUITE À GAUCHE*, Ramsay, 1984 ; Le Livre de Poche n° 4366.
L'ENFANT À L'OREILLE CASSÉE, Ramsay, 1986 ; J'ai Lu n° 2753.
LE DÉSESPOIR DES SINGES, Flammarion, 1989 ; J'ai Lu n° 2788.
LE JEU DE LA RUE DU LOUP, Flammarion, 1992.
MATEI NEGREANU en collaboration avec Dominique Narran et Helmut Ricke, Vers les arts, 1993.
LES AMNÉSIOQUES, Flammarion, 1995.
LE JOURNALISTE, LE HASARD ET LA GUENON, Seuil, 1996.
UNE IMAGE IRRÉPROCHABLE, Ramsay, 1998.
RICHEs, CRUELS ET FARDÉS, Série noire, Gallimard, 2002 ; Folio Policier n° 511.
REQUINS ET COQUINS, Série noire, Gallimard, 2003.
PIQUE-NIQUE À MARÉE BASSE, Ramsay, 2007, n° 24.
MORT D'UNE DRAG-QUEEN, Babel Noir n° 12, Actes Sud, 2007.
COCU DE SAC, Suite Noire, 2008.
NICKEL CHROME, Actes Sud, 2009 ; Babel Noir n° 41, 2010.
MORT D'UN PAPY VOYAGEUR, Le Poulpe, éd. Baleine, 2010.

Photographie de couverture : © Zeldà Zabrinksky

Ouvrage publié sous la direction
de Nelly Bernard

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-02606-6

HERVÉ CLAUDE

Les ours s'embrassent
pour mourir

roman

ACTES SUD

*La route mène loin, très loin
Le fantôme vient d'un bois d'érables vert sombre
Le fantôme retourne par une passe noire.*

DU FU (712-770)

PROLOGUE

L'homme commençait à descendre le chemin escarpé. Dangereux.

Il savait bien que c'était dangereux mais ce n'était rien comparé à ce qu'il allait devoir accomplir ensuite. Il faisait très attention où il posait les pieds parce qu'au moindre faux pas il pouvait glisser sur les pierres rondes et friables et il risquait de dévaler la pente sans pouvoir se raccrocher à quoi que ce soit. Et de s'écraser sur la plage une quarantaine de mètres plus bas.

Il n'y avait pas vraiment de chemin, juste un coup de poignard dans la ligne abrupte de cette falaise sauvage. Comme une entaille, l'origine du monde. Personne ne pouvait le voir pendant qu'il descendait ce canyon vertical sculpté entre les murs ocre de la côte du Grand Océan du Sud. Invisible des touristes qui venaient admirer, en ce week-end de décembre, le site célèbre des Douze Apôtres, à l'ouest de Melbourne.

A cet endroit, depuis des siècles, la mer s'acharne sur la roche friable. Elle la modèle à sa guise. Et la falaise recule de décennie en décennie, laissant au milieu de la mer de fabuleuses statues géantes.

Il était invisible aussi de ceux qui l'avaient conduit jusque-là et qui attendaient en haut qu'il ait fini sa désescalade. Les deux types qui le surveillaient ne pouvaient pas s'approcher du bord au risque d'être eux aussi aspirés par leur vertige.

Le ciel étincelait. Un de ces matins d'été austral où l'on pouvait penser à la plus belle aube du monde. Un de ces jours où la côte australienne semble sortir d'un conte fantastique. Mais le grimpeur ne la voyait pas, son regard se portait vers ses pieds qui risquaient de l'entraîner à chaque moment

dans une chute mortelle. En vingt minutes, il n'en était pas encore à la moitié de son périple et il n'avait pas une seule fois regardé en dessous, là où les rouleaux de l'océan viennent mourir sur la grève couleur soleil. Seul lui parvenait le bruit, l'effrayant roulement des vagues s'écrasant jusqu'à la fin des siècles sur l'une des plages les plus inhospitalières du monde.

S'il avait vu les vagues, il aurait été capable de rebrousser chemin. Car, ensuite, ce sont elles qu'il allait devoir affronter à son corps défendant. Seul face à la force puissance dix, puissance cent, puissance mille des courants, des paquets de mer gigantesques venus de l'Antarctique. Il serait peut-être déjà remonté s'il n'avait su qu'un fusil à lunette était braqué sur sa tête et que, s'il rebroussait chemin, elle risquait d'exploser sous l'impact des balles.

Alors, il descendait. Il était grand et un peu emprunté. Plus d'une fois il faillit tomber. Il n'y avait aucune branche, aucune plante sauvage à laquelle se raccrocher dans ce repli escarpé. Mais il était souple malgré sa quarantaine bien sonnée et il tint bon jusqu'au bout. Lorsqu'il commença à marcher sur la grève, à parcourir les quelques dizaines de mètres qui le séparaient des embruns scintillants, un groupe de touristes l'aperçut.

La présence d'un homme seul sur ce sable où personne ne va jamais était étrange. Il n'y a pas d'issue et on risque d'y être surpris par la marée ou par la tempête qui, avec une obstination mécanique, continuent de dévorer la côte depuis la nuit des temps. Quelques pêcheurs accostent parfois en cas d'incident sur leur bateau. Ou quelques randonneurs trop hardis.

Les touristes ont continué à regarder le paysage. De temps en temps ils ne pouvaient s'empêcher de jeter un œil sur la silhouette qui, beaucoup plus bas, oscillait d'avant en arrière à la lisière de la laisse de mer, en marge des flots mousseux et volatiles.

L'homme voûtait sa silhouette en s'avançant vers les vagues. Il n'avait jamais vu, par un temps aussi calme, de telles masses liquides s'effondrer et s'écraser ainsi dans une bousculade effrénée de courants et de reflux.

C'est la côte des naufrages. Tout au long de la route de Port Fairy jusqu'à Lorne, tous les cafés, les rares restaurants et les quelques boutiques sont décorés de photos des clippers, des

centaines de navires qui, depuis deux siècles, sont venus se perdre sur cette côte assassine. Les trois-mâts ont été réduits à l'état de fétus de paille, happés par la tempête, et les victimes se comptent par milliers.

Soudain, l'un des touristes a vu l'homme ôter ses vêtements un à un. Cette fois ils se sont tous mis à l'observer plus attentivement. Ils ont pensé à un suicide. C'est ce qu'ils diraient tous, plus tard, aux pompiers, aux policiers, aux enquêteurs qui arriveraient sur les lieux bien après et qui leur gâcheraient leur journée en les retenant pour les interroger.

Ils se sont mis à crier pour tenter d'alerter quelqu'un. Cela ne sert à rien de crier en Australie. Dès qu'on sort des villes, on se trouve toujours dans le désert. Qu'on l'appelle l'outback, le bush, les plages immenses ou les interminables champs cultivés, il n'y a personne. Sur la route en retrait, il n'y avait que de rares voitures qui passaient trop vite, pressées d'aller admirer une autre merveille, un autre point de vue.

La silhouette de l'homme continuait d'avancer dans la mer mais, face aux rouleaux, elle paraissait minuscule. Quand il eut de l'eau aux genoux, une vague, qui avait explosé au loin, est venue étendre son bouillonnement jusqu'à lui. Il a senti le courant monstrueux qui poussait ses jambes. Il a tenté d'arrimer ses pieds dans le sable mouvant pour ne pas être emporté. Au-dessus de lui un banc de cormorans noir et blanc criait sans fin, volait en rase-mottes et plongeait pour débusquer un poisson. Il se mit à les envier.

Il n'osait pas se retourner ni lever la tête. Il n'entendait pas les cris des touristes. Il sentait seulement sur sa nuque le poids d'un fusil invisible, précis et mortel. La balle dans la tête ou l'improbable plongeon dans les rouleaux ?

Les touristes aperçurent un bateau. Le marin pêchait à la limite où les rouleaux explosent. Ils ont agité les bras et crié encore plus fort, inutilement. L'homme avait maintenant de l'eau jusqu'à la taille, il fallait à tout prix l'empêcher d'avancer plus loin. Les touristes ont composé le numéro d'urgence. Assez vite, ils ont été mis en contact avec les pompiers ou les sauveteurs en mer. Et leur insistance à montrer une direction au pêcheur a fini par payer. Le marin a vu le baigneur dont la tête apparaissait et disparaissait au gré de la fureur des rouleaux. Aussitôt il fit donner à ses moteurs leur pleine puissance.

Depuis plusieurs minutes, l'homme dans l'eau luttait contre lui-même, contre sa peur. Contre les courants et les vagues aussi. Quand il vit le bateau à moteur se diriger vers lui à grande vitesse, il pensa qu'il avait une chance. Quand le bateau ne fut plus qu'à une trentaine de mètres, il respira un grand coup et se concentra sur toute la force physique dont il disposait encore malgré sa fatigue. Il avait toujours été un bon nageur, depuis l'enfance.

Alors il plongea résolument vers le sud, dans cet océan que rien n'arrête avant l'Antarctique.

Première partie
ASHE SANS ANGE

Je m'appelle Ashe. Mes amis disent Ashe tout simplement. C'est à la fois mon nom et mon prénom. Ça ne veut rien dire, c'est un surnom qui vient d'une impossibilité à prononcer mon vrai nom pour mes amis australiens. Un jour j'ai dit que ce serait Ashe et rien d'autre. Ça n'a plus jamais été rien d'autre. Je crois que la plupart de mes amis ne savent même plus comment je m'appelle dans la vraie vie. Je veux dire sur mon passeport, parce que la vraie vie... Celle d'avant ? Celle d'ailleurs ? Disons que je vis aujourd'hui autrement. Exilé volontaire sur les rives d'un continent improbable. Je suis en transit en Australie et les transits sont parfois interminables.

Donc, ils m'appellent Ashe. S'ils disaient Tom ou Bill, je serais complètement avec eux, sans distance, sans mystère. Non pas que je cultive cela exprès mais je n'aime pas qu'ils s'approchent trop près. Chez mes amis, dans le milieu gay, les rapports sont souvent ainsi, chaleureux mais un peu distants. Même les rapports sexuels.

Victor me connaît sous ce nom et il ne cherchera pas à en savoir plus. Car Ashe est aussi mon pseudo sur Internet, et Victor, je l'ai rencontré ainsi. Il est venu me chercher à l'aéroport et maintenant nous nous observons sans trop parler dans sa voiture sans climatisation. Le vent chaud, balancé par les vitres ouvertes, ne facilite pas la conversation. Une vieille Rover de collection, vert canard. Quand je l'ai vue sur le parking, au milieu de toutes les japonaises électroniques et les coréennes dernier cri, j'ai aussitôt pensé qu'il s'agissait de la sienne. Les rencontres virtuelles sur les sites gay, *via* des échanges codés, en apprennent parfois plus sur un individu que le face-à-face dans la vie réelle. Mais les voitures vintage, toutes

pimpantes qu'elles soient, ne correspondent pas forcément au climat de Melbourne où la température peut, certains jours d'été, frôler les quarante degrés. Ce qui était exactement le cas aujourd'hui.

Quarante degrés. Quarante ans, l'âge que Victor s'était donné sur le site, dans nos échanges sur ordinateur. Il n'avait sûrement pas menti même si je soupçonnais que sa barbe sombre et ses épaules musclées – qu'une large chemise hawaïenne à fleurs dissimulait mal – le vieillissaient un peu. Peu importe, je me fiche de son âge, ce n'est même pas forcément pour le sexe que je suis venu le voir. La raison profonde de ma venue, il ne doit pas s'en douter. Pour rien au monde.

Alors, je donnerai le change et le sexe ira avec. Cela ne me pose aucun problème, il est vraiment attirant. Comme sur les photos que nous avons échangées. Pour une fois les clichés ne l'avaient pas avantageé. Il est beaucoup mieux au naturel, je n'aurai pas à me forcer.

La chemise hawaïenne et la Rover. Deux bons points. Enfin un et demi car une voiture de collection, ce n'est pas si original que ça. En revanche, la chemise à fleurs, résolument trop grande, c'est une manière de se décaler. De l'uniforme gay, des clones qu'on rencontre dans les bars, du style cheveux ras barbe de deux millimètres, fréquent chez les homos australiens qui vivent en ghettos dans un pays officiellement *gay friendly* mais beaucoup plus homophobe que ne le croient les homosexuels eux-mêmes.

Mon idée de Victor était encore floue. Et je ne savais rien de ce qu'il pensait de moi. Il était chaleureux mais distant depuis qu'il m'avait accueilli et il restait muet, concentré sur la conduite de sa vieille anglaise verte dans la circulation alanguie des autoroutes écrasées de chaleur qui mènent au centre.

— Où allons-nous ?

— A Flemington, à côté de l'hippodrome où se court la Melbourne Cup.

— Chez toi ?

— Si on veut. C'est une maison qu'on me prête mais je n'y suis jamais. Je bouge beaucoup. Mon boulot.

— Tes cours ?

Il n'a pas répondu et c'est aussi pour cela que, lorsque je l'ai vu, dès que je suis arrivé à l'aéroport en fait, j'ai ressenti une inquiétude fugace. Il devait penser qu'il m'en avait dit bien

assez dans ses e-mails. Souvent, dans ce genre de correspondance, les mecs restent vagues sur leurs occupations réelles.

L'inquiétude, je l'avais eue bien avant de partir, dès que je m'étais décidé à rencontrer Victor. Avant un voyage j'éprouve toujours ce sentiment. Surtout quand je suis – et c'était le cas – sur une affaire délicate. J'aime arriver, je n'aime jamais partir. Cette fois l'angoisse a persisté après avoir débarqué.

A vrai dire, je pensais prendre un taxi, il m'avait donné une adresse à Flemington et je ne m'attendais pas à ce qu'il soit à l'aéroport. Je venais de Hong-Kong où j'avais mené une autre affaire en trois jours épuisants, entre buildings, boîtes de nuit techno et allers-retours en ferry entre les deux parties de la ville, Kowloon et Central. Après huit heures d'avion, j'étais étourdi et fatigué. J'avais même pensé prendre un hôtel confortable et lui téléphoner seulement le lendemain. Dans l'auto, il faisait vraiment trop chaud, ce degré de température qui dépasse celle du corps et qui devient insupportable. Mais pour l'heure, encore endolori par mon voyage en avion, je n'en avais pas vraiment conscience. Une lumière un peu brouillée estompait les silhouettes des bâtiments de la City. Et le bruit du trafic me comblait les oreilles après celui des réacteurs de l'avion. Peut-être est-ce pour cela que nous parlions peu. Peut-être.

Alors que nous étions encore au milieu de l'enchevêtrement des autoroutes, sous la multitude de panneaux indicateurs vert et blanc, Victor s'est tourné vers moi en souriant. Il n'a pas élevé la voix malgré les vitres grandes ouvertes.

— Tu comptes habiter à la maison ?

— Laquelle ?

— Celle où nous allons.

Ce n'était donc pas sa maison. Plus tard je serais amené à m'interroger sur ses nombreuses allusions sibyllines et les mystères qu'elles sous-entendaient. Là, j'étais simplement surpris. Lorsque je lui avais fait part la première fois de mon intention de débarquer à Melbourne, il n'y avait pas eu, me semble-t-il, la moindre ambiguïté. Lors de la présentation du bonhomme, sous la photo, sur le site de rencontres, on lisait *can accommodate*, la formule rituelle qui signifie que le gars a de la place pour vous loger et qu'on y sera à son aise. C'est exactement ce que je voulais. Du coup, je ne savais plus quoi dire.

— Ça te dérange ?

— Non bien sûr, mais je ne serai pas beaucoup là.

— Tu m'avais dit...

— Mon programme a un peu changé.

Le décalage. Peut-être sa déception. Entre ce qu'il s'était imaginé dans les échanges virtuels et la réalité de ma grande carcasse dégingandée, de ma quarantaine finissante (eh oui, elle finira bien par finir !) et de ma calvitie naissante cachée sous mon bob rouge. En chair et en os. En odeurs et en grain de peau. Je transpirais alors que la chaleur ne semblait pas l'atteindre. Accablant.

Il ne s'agissait pas de cela, je l'ai compris par la suite quand nous nous sommes retrouvés tous les deux entre ses draps. Dans de beaux draps. A bord de la Rover, c'est lui qui a repris la parole.

— De toute façon, tu m'as dit que tu avais des affaires à régler...

— Exactement.

— Tu verras, tu ne seras pas dérangé dans cette maison.

Les immeubles, verre et acier, se précisaient maintenant au-dessus de nous. Je passai la tête par la portière parce qu'il avait ralenti et que j'espérais une sensation de fraîcheur. Tout à fait illusoire, c'était plutôt comme si je l'enfouissais dans un oreiller chauffé au micro-onde.

La circulation ralentissait, Victor maniait le fin levier de vitesse, surmonté d'une boule de bois précieux, avec une infinie délicatesse pour pénétrer dans le downtown que je voyais pour la quatrième ou cinquième fois avec le même plaisir. Melbourne est la plus britannique des cités australiennes. J'aimais toujours autant ses vieux tramways, ses bâtiments victoriens restaurés, le mélange de XIX^e et de XXI^e siècle, en alternance réussie. Mais je n'étais jamais resté plus de deux ou trois jours. Je comptais bien cette fois en profiter un peu plus. Chez Victor ou ailleurs. Près du quartier chinois, il m'a dit soudain :

— Mon amie Laurie habite au bout de cette rue, tu la rencontreras sûrement.

Je n'ai pas répondu, je n'ai demandé aucune précision. Je ne savais pas qui était cette Laurie, il ne m'en avait jamais parlé dans aucun de ses e-mails. Et soudain il voulait que je la rencontre.

— Elle est lesbienne ?

— Non, pourquoi dis-tu ça ?

— Pour rien.

En réalité si, c'était bien pour quelque chose. Mes copains gay, en Australie, ont rarement des amies filles ou alors des couples de lesbiennes. Je n'ai jamais très bien compris pourquoi, ni cherché à comprendre leur manière de fonctionner. Le ghetto gay, comme un refuge un peu isolé du monde. Les filles hétéros, ils en voyaient dans leur boulot et ça leur suffisait.

Dans la voiture, l'air surchauffé, prêt à bouillir, devenait de plus en plus pénible. Dans le centre, ce carré d'avenues qui constituait le cœur de Melbourne, c'était encore pire, la Rover était obligée de s'arrêter aux feux rouges. Et quand nous avons filé au nord-ouest, vers Flemington et les banlieues, cela ne s'est pas amélioré.

Je n'étais pas anxieux, j'avais plutôt une impression d'irréalité. Le voyage, le bourdonnement dans les oreilles et le climat écrasant dans sa sécheresse assoiffée. J'avais même eu une petite hallucination de quelques secondes en traversant le quartier chinois. Un court instant, très court, j'avais cru être encore à Hong-Kong. Mon horloge interne était dérégulée et je suis entré dans la maison sans même regarder à quoi elle ressemblait vraiment.

D'autant qu'elle était banale, un pavillon comme on en voit des centaines dans ces banlieues interminables, au bout d'une rue déserte, au-delà du pont de chemin de fer. Je n'avais rien remarqué d'autre lorsque nous approchions. Nous sommes passés deux fois sous les voies. De rares voitures roulaient dans des feulements discrets. Le quartier était vide, plus aucun piéton dès que nous nous sommes éloignés de la zone commerciale après le tunnel. Comme si l'humanité avait été dispersée par un rayonnement atomique. Effacée. Même la végétation poussiéreuse semblait s'affaisser sous le poids brutal de la chaleur. Melbourne a la réputation d'offrir les quatre saisons dans la même journée. Aujourd'hui l'aiguille du compteur restait bloquée sur "été" en grosses lettres de feu.

Nous n'avons recommencé à parler qu'à l'intérieur de la maison, alors qu'une climatisation asthmatique et bruyante me ranimait peu à peu. J'allais dire nous mais j'ai encore remarqué en sortant de mon hébétude que Victor ne semblait pas atteint du même mal. Pas d'auréoles sous les aisselles, pas de transpiration aux tempes malgré sa barbe fournie. Aucun signe d'agacement malgré tous les poils bruns qui débordaient

de l'échancrure de la chemise. Des yeux très clairs et un sourire.

Au fond, il m'a conquis avec ce sourire. Il m'a d'abord proposé de boire ce qui n'était qu'un simple geste solidaire de survie. Puis à manger mais je n'avais pas faim. Enfin pas faim de nourriture. Et son sourire encore qui a proposé de nous rouler un joint pour aider à estomper tous les malentendus. Cela n'a pas amélioré ma perception de la réalité ou plutôt la sensation d'irréalité qui ne m'avait pas quitté mais tout est devenu beaucoup plus confortable. A l'image de la maison, un vrai foutoir mais un foutoir où l'on se sentait à l'aise. Ou je me sentis immédiatement chez moi. Touffu, désordonné et propre.

Victor ne m'a pas proposé d'alcool alors que cette fois j'aurais bien siroté un fond de whisky. Mais le partage du joint me convenait aussi. Depuis dix minutes nous nous observions avec des petits gestes d'approche très sympathiques. Deux oursons. Il s'agissait de tâter du fantasme et de sentir, aidés par la marijuana et le désir qui montait, si *the chemistry was right*, si la mayonnaise prenait. Donc de petites tapes sur l'épaule puis une main posée sur le genou et un petit coup de poing dans la poitrine.

Je n'ai eu aucune peine à me laisser entraîner. La grande pièce s'était assombrie car Victor avait baissé les stores. Il a eu du mal. Puis il a cherché partout un cendrier pour le pétard et il a mis un temps fou à le trouver. Je n'ai pas osé allumer un de mes cigares, j'en avais très envie, je ne l'avais pas fait depuis mon départ pour Hong-Kong mais j'étais sûr qu'il n'aurait pas apprécié. Les Australiens, gays compris, sont très stricts sur ce genre de choses et, comme nous étions déjà un peu échauffés, il n'était plus question d'aller sur la terrasse. Le cigare, symbole phallique un peu trop évident, n'est pour eux qu'un jouet sexuel avec lequel ils s'affichent fièrement sur les photos du site Bear. Du coup, j'en fume moins souvent et seulement des petits cigarillos. Pas le genre de Victor et je n'y ai plus pensé d'autant que le joint était plus fort que prévu.

Avant de ne plus trop tenir debout, je suis allé prendre une douche. Il m'a passé une serviette en me donnant une tape sur les fesses pendant que je me déshabillais. Quand je suis revenu, récuré, traces de transpiration effacées et un sentiment illusoire de clarté dans mon esprit, Victor était allongé sur son lit et fixait la serviette que j'avais nouée autour de mes reins.

Cela s'est passé comme prévu, comme ce que nous avions imaginé sans le dire dans nos échanges Internet. Douceur, force, sensualité, tendresse. Je ne savais pas trop ce qui l'emportait, de la puissance de l'herbe ou du désir soudain ravivé. J'ai comme on dit "perdu la tête" ce que je n'avais pas prévu, pas du tout.

Je n'ai pas entendu Victor partir, j'étais déjà profondément endormi. Pas seulement à cause de la fatigue. En fait je ne me souviens de rien à partir du moment où, allongé sur le lit à côté de lui, il a penché sa tête sur mon ventre. Exactement ce qu'il voulait.

L'agression a eu lieu beaucoup plus tard, cela j'en suis sûr parce que j'ai compris (des bribes, des images fugitives) qu'il faisait déjà nuit. Et même si la nuit tombe tôt à Melbourne en été, cela s'est passé après la fin de notre connexion physique. J'avais joui depuis longtemps, voilà un élément tangible. Je n'ai pas vu mon agresseur mais ce n'était pas Victor, question d'odeur, question de peau, de désir même peut-être.

Un corps plus frêle et une violence sèche. Un court instant j'ai retrouvé ma lucidité et j'ai compris de quoi il s'agissait. Mais je ne savais ni qui, ni pourquoi. Ni quand exactement. Je ne distinguais pas, dans les effluves du shit et le sommeil en retard, si nous étions le soir ou la nuit. J'ai même cru que j'étais encore à Hong-Kong. Et pendant ce court laps de conscience, les coups ont été frappés brutalement pour me faire mal. J'ai eu mal, j'ai tenté de crier mais on m'avait aussitôt bâillonné. Je n'ai pas eu peur car j'ai senti tout de suite que le type ne frappait pas pour tuer. Il visait les jambes, les genoux, le ventre, les couilles, d'une manière désordonnée et cruelle.

En me réveillant plus tard, je savais bien que je n'avais pas bougé de cette maison inconnue. Et j'ai pu me souvenir de ce qui s'était passé au cœur des ténèbres, à partir des quelques traces de cette attaque que mon corps conservait encore. Et qu'il conserverait plusieurs jours. Cela confirmait que mon agresseur ne plaisantait pas. Et puis, j'ai perdu conscience.

Le lendemain matin je sentais mauvais, le lit était sens dessus dessous, je n'avais pas pu me retenir complètement d'uriner au moment de l'agression. Ma vessie était maintenant prête à éclater mais je ne parvenais pas à me lever pour me rendre aux toilettes. Je n'étais pas paralysé, les coups n'avaient atteint aucun organe vital mais mon corps refusait d'obéir à

ma volonté. Comme si je sortais d'une anesthésie, ce qui aurait été bien mieux car, dans ce cas, je n'aurais pas senti la douleur. Les douleurs plutôt.

Ce sont elles qui m'ont sorti de mon engourdissement. Je me suis traîné jusqu'à la cuvette des W.-C. mais je n'ai même pas réussi à pisser dedans. Trop haut, trop loin. J'ai tout lâché sur le carrelage de la salle de bains. Mon urine, ma sueur, mes larmes.

J'ai fondu en larmes comme un sac en plastique rempli d'eau qui vient de crever. Il faisait sombre dans cette salle de bains, j'étais seul dans une maison inconnue et vide. Je ne savais même plus où j'étais.

Et je ne savais pas pourquoi on m'avait agressé.